

Les pieds verts

et autres nouvelles



Hank Vogel

Hank Vogel

Les pieds verts

Editions le Stylophile



Une nuit. Quelque part entre ciel et terre, je me trouvai face à une belle femme d'une cinquantaine d'années qui me proposa de la suivre chez elle.

- Pourquoi faire? lui demandai-je, trouvant sa proposition inattendue et troublante.

- Pour planter des choux, me répondit-elle en souriant.

- Des choux... chou comme chou-fleur?

- C'est exactement ça.

Ne sachant que faire, je suivis cette quinquagénaire... Il faut dire qu'à cette époque de ma vie, j'étais un parfait fonctionnaire qui ne rêvais d'une seule chose: redevenir le *cerveau* actif que j'étais dans ma jeunesse. Oui, je ne rêvais qu'à ça car je voyais couler le temps sous mes pieds comme un pêcheur dans une rivière voit couler l'eau. Et je me disais souvent: *Planté là à attendre je ne sais quoi, je ne connaîtrai*

jamais les joies de la chasse.

Je suivis donc cette femme aux désirs sulfureux (ce mot me venait souvent à l'esprit quand un non-fonctionnaire était en action) comme un chien, c'est-à-dire la queue entre les pattes, les miennes bien entendu. Et, après une heure de marche en zigzaguant à travers des ruelles infestées de rats et de blattes à foutre le cafard, nous entrâmes... au saint des saints de son lieu sacré: sa salle de bain.

- Déshabillez-vous, m'ordonna-t-elle.

Je crus entendre la voix de mon maître en train de crier à sa secrétaire: *Laissez pisser le mérinos*. Mon maître? Oui, mon chef, mon guide spirituel, l'imbattable spécialiste du farniente.

- Heu...

- J'ai une envie folle de... dormir après ce trajet à pied, m'expliqua-t-elle.

Bien sûr, je m'y attendait à une toute autre

explication. Je ne vous saurais dire laquelle.

Elle se regardait dans la glace.

- Et v...? fis-je après ce heu mal placé.

- Et v... quoi? dit-elle, agacée.

- Vous... vous allez rester là... à...?

Elle se retourna brusquement, me foudroyant du regard puis elle déclara:

- Le voyeurisme, il y a longtemps que je l'ai effacé de mon répertoire. Avec la violence, on chope des bleus; avec les abus de sexe, les pieds deviennent verts. Et j'ai horreur de ça. Car on n'ose pas se déchausser. Vous comprenez, j'espère.

- Parfaitement.

- Alors qu'est-ce que vous attendez pour vous déshabiller?

- Et v...?

- Et v... quoi?

- Et vous (péniblement), vous ne vous...
déshabiliez pas?

- Priorité à l'homme dans ce lieu sacré, dit-elle d'un air désinvolte.

Alors, largement convaincu par ses explications, peut-être, je me mis tout nu.

- Et maintenant... qu'allez-vous faire? demandai-je, fier de ma nudité de parfait fonctionnaire prêt à servir la république, voyant que la charmante quinquagénaire n'était préoccupée qu'à ensevelir quelques traces de son passé à travers le miroir. Quelques légères rides!

- Rien, dit-elle sèchement.

- Comment rien? dis-je, tout étonné.

- Nous allons attendre.

- Attendre? Attendre quoi?

- Attendre. Attendre tout simplement.

Et, sans doute à cause de ma nudité mise à l'épreuve pour rien, je dis à cette femme en serrant les dents:

- A poil ou je te viole!

- ...

- Compris? criai-je, rouge de colère.

- Compris... Mais vous l'aurez voulu...

- Ce sont mes oignons!

- Bon!

Et elle se déshabilla...

Mais quand elle se déchaussa, en dernier par plaisir sadique sans doute, ce fut l'horreur: ses pieds étaient verts. Entièrement verts. Vraiment verts. D'un vert à vous faire vomir. C'était un vrai cauchemar.

Je me réveillai à ce moment-là.

Et je me souvins que la veille, à un feu rouge non loin d'un bâtiment administratif, une assez belle femme d'une cinquantaine d'années m'avait souri. Elle portait une très très belle paire de chaussures. Vertes.

La cerise sur le gâteau

Je suis en enfer. Pour la trois-cent-soixante-sixième journée. C'est mon anniversaire. Et, comme veut la tradition dans cet univers surpeuplé de crétins et de salauds, on doit m'offrir une tourte sur laquelle flotte un drapeau tricolore. Blanc-bleu-rouge ou bleu-blanc-rouge. Cela dépend de l'humeur du pâtissier. J'attends donc avec impatience ce...

Subitement, je me trouve au bord de la mer. Sur une page. Je suis couché sur le sable.

Le sable? Toute mon enfance, une partie de ma jeunesse, le désert, mes voyages aux pays de Lawrence d'Arabie...

Je regarde la mer, je regarde les femmes, je regarde et je me perds dans le monde des images. Entre le passé et l'avenir. Entre des images recomposées et des images en gestation.

Le présent n'est-ce qu'une vaporeuse association de toutes ces images ? me dis-je. De l'invention? Un chemin qui essaye de nous conduire vers la lumière? Vers l'absolu?

Une jeune fille s'assied à côté de moi. Elle me sourit. Je hoche timidement la tête.

Je comprends de moins en moins le monde avec ses idées qui basculent vite dans l'absurde... Voici une ange, avec des poils à la place des ailes... L'océan est si loin. Si loin de mon quotidien... Je travaille, je travaille. J'avale et je crache misères et hypocrisies... J'aimerais tant me perdre dans le vagin d'une jeune fille avide de cerises en plastic et sucer, l'un après l'autre, avec lenteur et avec un plaisir extrême, ces fruits artificiels. Quelle vulgarité! Un singe au paradis ne ferait pas mieux. Il ferait pire. De pis en pis. C'est pipi. De mieux en mieux... La civilisation a fait de moi un tas de mots. Des mots chargés de maux.

Après ce balbutiement infernal, me voici de nouveau face à ma tourte et, avec étonnement, face à la jeune fille de la plage.

- Qui êtes-vous? je lui demande.

- Je suis ta pute, ta chose, l'objet de tes éternelles préoccupations, me répond-elle...Tu peux faire de moi ce que tu veux.

- Le gâteau m'intéresse davantage, lui dis-je.

- C'est du sucre et le sucre ne te convient pas, m'explique-t-elle. Il t'a rendu malade. Il a précipité ton arrivée ici-bas. Parmi nous. Parmi des gens salés.

- Des gens salés? je lui demande, tout perplexe.

- Oui, des individus salés, sauvages, sans douceur, sans sucre et sans la moindre délicatesse.

- Je les préfère aux gens mielleux...

- Alors choisis-moi!

- Et ma tourte alors?

- Elle fonda avec les flammes...

- Et mon anniversaire? Peut-on fêter un anniversaire sans gâteau? Je ne le pense pas.

- Tu penses mal. Tu penses comme ces gens mielleux que tu détestes.

- Vraiment?

Elle écarte ses jambes et elle me dit:

- Regarde mon sexe. Des milliards d'hommes l'ont préféré aux tourtes les plus célestes. Plonge et entre en moi... et tu vivras ton plus bel anniversaire. Car la cerise que tu vois sur le gâteau n'est pas la vraie. La vraie se trouve dans ce fourneau.

Je m'apprête à plonger quand...

Je me réveille. Et je me dis presque aussitôt:

Il ne faut pas que j'oublie de passer chez la pâtissière, après le boulot.

La femme emballée

Il la regarda, elle le regarda... droit dans les yeux, l'espace de quelques secondes et subitement tout leur était possible.

Le rêve, l'avenir leur appartenait.

- Mais je pars dans quelques jours, dit-il.
Au bout du monde et pour six mois...

- Quelle importance! Nous avons toute notre vie, dit-elle.

Il lui caressa très délicatement sa joue gauche.

Puis ses lèvres.

Elle embrassa très tendrement le bout de ses doigts.

- J'ai peur, dit-il.

- J'ai souvent ait peur aux hommes, dit elle.

- Non, j'ai peur de vous faire souffrir et de souffrir.

- Mais l'amour fait des miracles.

Elle s'appelait Katharina, il s'appelait Johan.

Elle était suédoise, il était suisse.

Elle avait trente-neuf ans, lui en avait cinquante-trois.

Elle était divorcée, il l'était aussi.

Le père d'elle, comme le père de lui, était veuf et à la retraite.

Elle *fabriquait* des bijoux et des sculptures, lui des films et des romans.

Quelqu'un, une femme, avait dit d'eux qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Car ils se ressemblaient à bien des points de vue.

Katharina et Johan venaient tout juste de se rencontrer grâce à cette personne qui

avait eu cette étrange vision.

- Pourriez-vous vivre avec un homme comme moi? lui demanda-t-il.

- La communication passe bien, il y a de la tendresse, l'amour est possible, oui, je crois que je pourrai, répondit-elle après avoir réfléchi.

Elle fumait des cigarettes, lui la pipe.

- Êtes-vous une femme fidèle? lui demanda-t-il.

- Oui, je le suis. Mais nous n'appartenons à personne, déclara-t-elle.

Beaucoup d'hommes gravitent autour d'elle, pensa-t-il suite à cette déclaration.

- Je peux essayer votre pipe? lui demanda-t-elle.

Il lui tendit sa pipe.

Elle tira une bouffée.

- J'aime ça, dit-elle. Mon père est aussi un fumeur de pipe. J'ai toujours aimé ça.

- Vous devriez vous en acheter une, dit-il.

- Peut-être un jour. Mais je préfère le cigare. J'en fume souvent, vous savez.

- Des petits?

- Non, des gros. Chez moi seulement.

Elle lui rendit la pipe.

Il paya.

Et ils quittèrent le restaurant, où ils avaient pris d'ailleurs le même menu.

Et ils firent quelques pas ensemble dans la rue avant de se séparer...

Trois années plus tard.

Un jour, Johan lut par hasard dans un journal l'article suivant:

Un milliardaire extravagant mais très sou -

cieux de l'avenir sentimental et sexuel de son fils préféré, un puceau d'une extrême timidité, fit livrer à ce dernier, comme cadeau d'anniversaire pour ses trente ans, une femme nue, dénudée de tout complexe, dans une belle boîte en carton...

- C'est quoi cette chose toute bleue emballée dans du plastic qui me tombe du ciel... moi qui n'aime pas le bleu? s'écria le fils du milliardaire en découvrant la femme...

En lisant cet article, Johan se souvint de Katharina et, forcément, de la personne qui avait eu l'étrange vision...

La route est langue

Me voici en enfer. C'est ce que je crois. Comme toujours. Histoire d'éducation. Ne m'en parlez pas. L'homme a tout inventé. Sauf la lune. Encore une histoire à dormir debout. Ou couché, si vous insistez. Je suis donc en enfer quand tout à coup une très très belle femme s'approche de moi et me dit *La route est langue mais ma biroute est encore plus longue*. Mais, mais, me dis-je. Je suis choqué, terriblement choqué. Disons plutôt impuissant face à cette invitation. Car c'en est une. Jamais femme à mes yeux ne s'est permise de dire ça. Il faut dire que les mœurs ont changé depuis que les présumés terroristes ont fait sauter les tours jumelles... il y a de cela... Aucune importance puisque je suis en enfer pour avoir eu la maladresse de... De quoi au fait? D'avoir craché sur tous les livres saints de la terre? Non, je ne pense pas que c'est à cause de ça, car ce n'était qu'un tas de bouquins, des bouquins jaunis par les larmes des prophètes et l'urine des condamnés à mort. Pourquoi alors? Je n'en sais rien.

C'est ça aussi l'enfer: ne rien savoir de quoi l'on est accusé. Mai revenons à la très très belle femme. Après sa déclaration choquante, elle me dit *Toute votre vie vous êtes battu pour un coin de rêve, un coin sûr, à l'abri de la violence et des injustices sociales. Résultat: vous êtes maintenant face à moi pour... Pour?* Un silence. Infernal bien entendu. Et *Pour une histoire de langue et de longueur à admettre. Est-elle folle ou suis-je le roi des idiots? Comme toujours, on fait semblant de ne pas comprendre,* dit-elle avec un sourire au bout des lèvres. J'ai peur. Vraiment peur. Peur de quoi au fait? De mourir une seconde fois? Encore cet esprit calculateur digne d'un être vivant, qui se croit vivant! *Vous étiez plus bavard avant,* me dit-elle. *Avant quoi, Madame? Avant maintenant tout simplement. J'ai déjà entendu ça. Cela,* corrige-t-elle. Et je lui réponds *A quoi bon bien parler lorsqu'on est foutu? A séduire la mort pour qu'elle nous réserve une belle place au chaud?* Elle me sourit. Jamais sourire n'a été aussi lumineux à mes yeux. Une fois de plus! Toujours eux. Toujours lui, cet enthousiasme débile d'homme de la

terre aux idées reçues. Depuis la plus tendre enfance. Non, depuis les premières secondes de l'existence. *J'ai pitié de vous*, m'avoue-t-elle juste après... paradoxalement. *Car vous dramatisez tout. Vous donnez trop d'importance aux mots. A ces choses qui ne sont pas des choses mais du vent, des vents, de petits vents qui sortent de notre bouche comme nos pets sortent de notre cul.* Choqué à nouveau, je lui demande *Pourquoi êtes-vous si vulgaire avec moi? Que cherchez-vous? Cherchez-vous à faire de moi votre esclave?* Un bref silence. Chargé pourtant d'une montagne d'interrogations morbides et confuses, me concernant. Et, avec la grâce d'une déesse, elle me répond *Si la route n'était pas langue vous seriez au paradis maintenant, à compter les secondes et à vous poser davantage de questions sans queue ni tête. Comme à l'époque où vous fréquentiez églises, cafés du commerce et bars à putes. Et où seule la masturbation vous rendait les journées un peu moins longues. Longues ou langues?* je lui demande ironiquement. Vexée, je ne sais pas pourquoi, elle me déclare *Votre langue vous a rendu aveugle*

*et sourd aux... oui, aux subtilités de la vie. Vous vous trompez doublement, ma chère Dame. Premièrement, je n'ai jamais fréquenté la moindre église dans ma jeunesse; secondement, voyageant beaucoup, ma langue a perdu toute mon estime au fil des rencontres... Mais! Pourquoi ce mais subitement, sortant de sa bouche? Mais? Mais vous n'avez pas su entendre et voir au-delà des apparences. Par exemple? Encore ça, une fois de plus, bref... Elle me regarde droit dans les yeux, avec énormément de tendresse, puis elle me demande *Vous aimez mon image?* Et je lui réponds *Je vous désire telle que vous êtes. Vraiment? Vraiment.* Alors d'un mouvement rapide, elle remonte sa robe et je découvre avec stupéfaction son sexe. Je ne sais quoi dire: je suis en enfer. Mais elle ajoute à mon silence infernal, avec un sourire (le sourire: sa seule arme sans doute) à la fois rassurant et inquiétant *Je vous l'avez dit, la route est longue mais ma biroute est encore plus longue.**

Madame X et Monsieur Y

- J'ai les lèvres qui me brûlent aujourd'hui.
- Change de rouge à lèvres...
- Pas celles-là mais celles-ci.
- Ah bon?
- C'est tout ce tu as à dire ? Pour quelqu'un qui a fait des études...
- On ne va pas recommencer à ce jeu-là. Je ne suis pas venu ici pour me disputer. Ni pour faire valoir mes connaissances d'ailleurs.
- D'ailleurs! C'est un mot qui te va bien.
- Quoi donc?
- Mais tu es bouché, ma parole!
- Sans doute. Question de concentration.

- De concentration!
 - Parfaitement, de concentration...
 - De con, plutôt.
 - Si tu continues à me critiquer, je n'arriverai jamais à...
 - Ce n'est pas grave.
 - Oui, c'est grave.
 - Pas pour moi.
 - Pour moi si.
- Un silence.
- Garde plutôt ta salive pour tes discours.
 - J'en ai plus qu'assez.
 - Je n'en doute pas... La salive peut-être mais jamais le morceau.
 - Qu'est-ce que tu veux dire par là?

- La vérité.
- La vérité? Quelle vérité?

- La vraie vérité, la pure.

- Qu'est-ce que tu insinues?

- Tu sais très bien de quoi je veux parler.
Réfléchis un peu.

- Je ne peux pas.

- Et pourquoi?

- Parce que je ne peux me concentrer sur
deux choses à la fois.

Un autre silence. Plus court cette fois-ci.

- Concentrer! Con oui mais centrer c'est
loin d'être ça.

- Tu parles trop pour ne rien dire.

- Et toi, tu craches pour rien.

- Je craches parce que c'est nécessaire.
- Qu'en sais-tu?
- Je sais parce que c'est toi qui me l'as dit.
- Parce que, parce que! Tu parles comme un politicien.
- Mais je suis politicien.
- Tu n'es qu'un cracheur de mots et de salive. Et tu postillottes lorsque les choses t'échappent... ou quand tu n'as rien à te mettre sous la dent.
- Mais j'ai toujours quelque chose à me mettre sous la dent.
- Quand tu payes seulement.
- C'est faux.
- Donne un exemple alors!
- Par exemple... par exemple...

- Tu vois, tu es en train de postillonner. Je préfère quand tu craches, c'est plus excitant.

- Alors, ça t'excite?

- Je n'ai pas dit ça... J'ai dit que c'était plus excitant. Il ne faut pas tout confondre, monsieur le ministre des relations étrangères.

- Étrangères!

- Et quoi encore?

- Il y a quelque chose qui ne va pas?

- Non, tout va à merveille. A part que mes lèvres... me brûlent à... Je préfère me taire sinon tu vas recommencer à postillonner.

- Mais je fais de mon mieux pour te rendre heureuse, ma chérie.

- Voilà maintenant que c'est le sauveur de la veuve et de l'orphelin qui se met à... Crache, crache plutôt!

- Mais...

- Crache, je te dis!... La prochaine fois, je...
je... je... je...

- Ça ne va pas?

- Quel con!

- Je croyais que...

- Que l'on ne peut pas jouir dans la douleur, c'est ça? Même quand l'argent en est la cause?... Même quand on sait que tout ce qui est donné n'est pas donné pour rien?... Tu es bel et bien un ministre des affaires étrangères...

- Étrangères!

- Étrangères ou étrangères, c'est kif kif bourricot!

Nuit blanche

La vie est une succession d'évènements. D'arrangements. D'actions... Dans un bar, à cinquante mètres de la Neva, une belle rousse aux yeux bleus s'assied à côté de toi. Elle commande un verre de champagne. Puis un deuxième... *Are you tourist?* te demande-t-elle. Elle a donc deviné que tu n'es pas russe. Bien entendu , tu ne peux pas prétendre le contraire, autre chose. Oui, tu es bien cette chose qu'elle attendait, qu'elle attend, qu'elle attendra... pour vivre, survivre ou vivre dans la facilité. Ne serait-ce que pour... Au bout de quelques minutes de conversation, grâce au champagne, ce sacré champagne russe qui te rappelle la clairette de Die, ses lèvres se colent aux tiennes et te voilà pris au piège...dans un jeu où il te semble absurde de ne pas aller plus loin. Tu as tout compris, tout son manège, mais pour te rassurer tu demandes à cette généreuse personne quel est son métier. Et avec un naturel digne de quelqu'un qui n'a strictement rien à se reprocher, qui n'a rien à foutre de l'opinion

public, elle te répond *Sexe-dollars, dollars-sexe*. Les hommes sont faibles, n'est-ce pas? Et tu en es un. Sensible au moindre mouvement de hanche. Aux belles fesses. A ces belles fesses qui aspirent au salut éternel. Un sourire, un baiser sur la joue ou une caresse accidentelle et te voilà déjà parti pour un long voyage au pays des rêves les plus insensés... Mais la réalité est-elle moins irréelle que le rêve? Tu adores ces moments qui flirtent avec l'incroyable. Vous prenez un taxi. Léna et toi. Léna? Oui, elle s'appelle Léna, cette belle rousse qui a osé te déclarer ce qu'elle était et ce qu'elle attendait de toi. Des hommes. Ou de n'importe qui, à vrai dire... La nuit est claire. Blanche. D'une blancheur pâle. Léna est joyeuse. Tantôt elle chante, tantôt elle t'embrasse. Comme si elle venait de retrouver son plus bel amour. Non, elle est joyeuse parce qu'elle sait qu'au bout de la nuit, ou une fois chez toi, un billet de cent dollars lui sera remis en main propre par une main sale, la tienne, qui aura caressé son sexe et son cul. Le taxi s'arrête. Tu payes la course quatre fois son prix. Vous prenez l'ascenseur comme deux vieux

amoureux, collés l'un contre l'autre ou l'un à l'autre plus par l'alcool que par les sentiments. Une odeur d'urine te chatouille le nez... Tu ouvres la porte avec une clé qui te fait penser, chaque fois que tu l'as dans les mains, à une clé de coffre-fort. Vous entrez. Prêts à vous engager dans un spectacle de courte durée où les gestes et les mots sont sans lendemain. Tu plonges sur ton lit. Léna inspecte les lieux. Avant de s'enfermer dans les toilettes, elle te dit en anglais d'une voix quasi théâtrale *Chéri, peux-tu poser les cent dollars sur la table du salon?* Elle sort des toilettes. A moitié nue. Elle voit le billet vert. Ses yeux grossissent. *Merci, mon amour*, dit-elle et elle glisse le billet dans son sac... Elle s'allonge à côté de toi. Tu t'approche d'elle pour l'embrasser, elle s'éloigne... en te déclarant qu'elle n'aime pas beaucoup ça. Un petit silence. *Tu aimerais dormir peut-être?* te demande-t-elle. *Non, je suis en pleine forme*, tu lui répond. *Es-tu certain? Tout-à-fait certain...* Maintenant qu'elle a obtenu ce qu'elle voulait obtenir, elle s'en fout totalement du reste, tu te dis. Il fallait s'y attendre. Mais voilà tu espérais plus. Tu es

vraiment naïf. Un grand rêveur. Un poète. Quelqu'un qui croit aux miracles. A ces petits miracles de la vie quotidienne où subitement le mal se transforme en bien. Mais sache que l'eau ne s'est jamais transformée en vin. Cesse de croire aux légendes. Reste sur terre. Sur cette terrible terre où les misérables sont de plus en plus nombreux. Malgré des siècles et des siècles de belles paroles...

Et trois jours plus tard, après tout ce que j'ai pu te raconter... comme si de rien n'était, tu entres dans ce bar (Le Tribunal, pour être plus précis) et tu décides de jouer au chat et à la souris, au gendarme et au voleur et à papa et à maman... Serais-tu victime de mes conseils... victime d'une nuit blanche?...

A Saint-Pétersbourg, ex Leningrad, ex Petrograd, les nuits sont blanches le mois de juin... Ceux qui ont peur du noir dorment en paix, le peu qu'ils puissent dormir, en cette période de l'année. Ceux qui n'ont peur de rien vivent leurs rêves. Un rêve au moins. Une nuit blanche.

Vers la fin du moi\$

Cinq heures précises. Une précision aléatoire, bien entendu. Tout le monde était parti sauf le directeur et sa secrétaire particulière. *Particulière* n'est pas aléatoire, c'est de ce qu'il y a de plus précis dans cet univers, étrangement rassurant et poli, où travaillent Monsieur X et Mademoiselle Z, la compagnie d'assurances *Sécurité & Santé*.

- Mademoiselle Z, venez dans mon bureau, cria Monsieur X, directeur hautement apprécié de la sphère dirigeante de son pays.

La plus que dévouée employée arriva au galop.

- Oui, Monsieur, qu'y-a-t-il?

Le grand patron des Assurés (brebis égarées rattrapées par ce saint homme) était confortablement installé dans son fauteuil. Il fumait un havane que lui avait offert le

ministre de la santé et de l'écologie.

- Il y a que nous sommes le 24 du mois et c'est le jour de paie. L'avez- vous oublié ?

- Non, Monsieur, on ne peut pas oublier un jour comme celui-ci. D'ailleurs, ça fait trois jours que...

- Que quoi, Mademoiselle Z?

- Non, rien, Monsieur le directeur...

- Si, si, dites-moi tout ce que vous avez sur le coeur...

Elle hésitait. Elle semblait timide. Elle donnait l'impression de sortir à peine d'un internat pour jeunes filles, un internat dirigé par des soeurs nullement fraternelles.

- Je ne vous paye pas assez? Que voulez-vous, une augmentation?

- ...

- C'est ça, une augmentation?

- ...

Il ouvrit le tiroir principal de son bureau et sortit son chéquier.

- Voyons! Quel est votre salaire? dit-t-il d'un ton sérieux, en pointant son stylographe (un Mont-Blanc offert par le ou la ministre des écoles) sur le premier chèque du chéquier.

- Il ne s'agit pas de ça, Monsieur, dit-elle, toute tremblante face à cette homme au pouvoir iconique.

- Ah bon! Il ne s'agit pas de ça... de quoi alors ? dit-il avec étonnement.

- J'aimerais pouvoir toucher ma paie comme mes collègues, expliqua-t-elle à voix basse.

- C'est-à-dire?

- Vous savez très bien de quoi je veux parler...

- Oui, probablement, mais je souhaiterais que l'on me rafraîchisse la mémoire...

Elle s'apprêtait à... mais brusquement elle changea d'idée et dit à haute voix:

- A une condition!

- Laquelle?

- A condition que, le mois prochain, je puisse enregistrer vos gémissements...

- Quoi?

- Juste vos gémissements au moment de la remise du chèque...

- Mais c'est pour me faire chanter!...

- J'ai dit juste vos gémissements... Je serai bientôt en possession d'un enregistreur qui signale tout son en voie de banalisation...

- Pourquoi les miens et pas les vôtres?

Elle sourit puis:

- Ma bouche est pleine, donc muette à ce moment-là, Monsieur le directeur.

L'homme sourit à son tour. Puis subitement le patron des Assurés sembla inquiet.

- C'est trop vous demander, Monsieur? Moi qui dans quelques minutes... je serai obligée de danser pour vous... toute nue sur votre bureau glacial... pendant que vous... vous caresserez votre chéquier et votre bouillant...

- Ça va , ça va, coupa-t-il.

- Puis obligée d'avaler... avaler votre...

- Avaler quoi? cria-t-il.

Silence. Un silence total. Puis un ange passa et Mademoiselle Z dit:

- Vous savez, Monsieur, vers la fin du mois, trois jours avant de toucher ma paie, je commence à... à ne plus être moi-même...

- Toutes les mêmes! dit-il.

Silence à nouveau. Autre silence. Autre ange. Ou plutôt un démon... Monsieur X signa le chèque, l'arracha de son chéquier et le tendit à Mademoiselle Z en lui déclarant:

- Votre paie. Pas de danse cette fois-ci. L'idée d'enregistrer mes... m'a... m'a fragilisé.

Zèbre chez les Pachis

Mon nom est Zèbre. Car je suis un zèbre. Et je vis dans un pays divisé en deux par une étrange barrière qui ressemble drôlement à un accordéon. Les mots *étrange* et *drôlement* me viennent souvent à l'esprit, vu la situation dans laquelle je me trouve actuellement. *C'est fort normâl* (non, l'accent n'est pas de trop), dirait un ou une Pachi dans sa situation à elle ou à lui, actuelle et actuellement bien entendu. Pachi? Pachyderme, si vous préférez. C'est-à-dire aussi: être lourdement installé dans une doctrine rassurante qui est la sienne. Mais revenons à notre barrière. D'un côté de celle-ci, il y a les zèbres comme moi et de l'autre côté, il y a les Pachis. D'un côté, l'herbe est poétiquement rousse, de l'autre l'herbe transpire de chlorophylle... Un jour, découvrant par hasard cette étrange barrière et terriblement effrayé par celle-ci, je décidai d'alerter les autorités de mon pays. A qui s'adresser? Je m'adressai à tout le monde et tout le monde me dit la même chose. On me dit: *Le chef des chefs*

et les chefs des autres ainsi que le chef des zèbres sont ailleurs. D'accord d'accord, mais où? Malheureusement, personne ne sut me dire où l'on pouvait atteindre les défenseurs de l'égalité et, il y va de soi, de la démocratie. Alors je décidai (que de décisions en cette basse-cour avant de se faire égorger par le Bon Dieu!) d'enjamber cette injuste séparation (à mon avis) et, après hésitation sur hésitation, je me trouvais de l'autre côté de la barrière. Je me trouvai donc chez les Pachis. Quelle différence! Que de lumières! Que de parfums! Que de beautés! Nues et habillées. Que de sourires! Vrais et faux. Que de courbettes pour un petit merci et que de remerciements pour un gros merci! Quel bonheur! J'étais au paradis. J'étais ailleurs. Ailleurs de mes quotidiennes herbes rousses. Oui, quelle différence avec ma vie de zèbre. J'étais tellement bien que je ne voyait plus mes zébrures. Et que les autres ne les remarquaient presque plus. A un tel point qu'un Pachi me lança en passant: *Il faudra penser à repeindre la façade, mon ami. On dirait que tu ne te sens plus pisser.* J'étais bien mais en même temps j'avais

peur. J'avais peur de trahir mes frères et mes soeurs. Les cloches, au sommet des clochers, ne pensent jamais que c'est grâce à ceux qui tirent sur la corde qu'elles sonnent, qu'elles sonnent, qu'elles sonnent encore, me dis-je à un moment donné. Alors, après mille et une démarches, me voici face à notre chef bien aimé, le chef des chefs, le grand et incomparable chef: le gardien de la morale universelle. *Que puis-je faire pour vous?* me demanda-t-il avec un sourire angélique à faire rougir le diable. *Pour moi rien, car je ne suis pas venu pour moi mais pour les autres,* répondis-je. *Comme c'est étrange, d'habitude c'est le contraire, c'est toujours le contraire,* dit-il. *Et que veulent-ils, ces autres? Eux, ils ne veulent rien, c'est moi qui veux pour eux. C'est très bien, très bien, mais de quoi s'agit-il? D'une barrière. Une barrière? Oui, une barrière entre les zèbres et les pachydermes au pays de tout le monde. Comment est-ce possible? C'est la vérité, la vraie vérité, la vérité dans toute sa vérité... Je vous crois, je vous crois.* Il eut un long silence. Chargé d'interrogations, de doutes et de stratégies multiples, certaine-

ment. Puis il me dit avec un sérieux profond: *Personnellement, je ne vois pas de barrière mais je ferai en sorte que personne n'en voit une. D'accord? D'accord.* Et par solidarité ou par habitude, je retournai auprès des miens qui galopaient, galopèrent et galopent toujours pour quelques brins d'herbe. Le temps passa. Aucun changement. La barrière était toujours là. Pareille à elle-même. Pareille à un accordéon manipulé par un musicien professionnel. Alors un jour, déçu du laxisme du grand chef, j'alertai la presse qui se pressa de *crier* en lettres grasses: *Cette barrière qui divise, était-ce prévisible?* Mais vingt-quatre heures plus tard, cette même presse, sous la direction d'un nouveau Pachi, déclara: *Aujourd'hui une barrière, demain un mur, après-demain une muraille. Les détracteurs de notre société ne manquent pas d'imagination...* Et plus jamais, on n'entendit parler de ma barrière qui ressemble drôlement à un accordéon. Car je suis le seul à la voir. Depuis que je m'appelle Zèbre. Depuis que je suis un zèbre au pays des Pachis. Depuis que l'homme existe... Que de soupirs avant l'ultime soupir!

Aux pieds de Julie

Le fascisme? Il existe toujours! Il existe toujours au sein de la plupart des pays démocratiques. Ce mécanisme diabolique consiste à propulser l'Autre dans les sphères de l'humiliation. Soit en le forçant à agir contrairement à ses aspirations, soit en l'obligeant à croire et à obéir à une autorité incompétente qui le rendra idiot... Ce jour-là, je quittai mon chef avec une envie folle de le tuer. Car il venait pour la dixième fois de me traiter de drôle d'oiseau. Bien sûr, lui, c'était l'intouchable aigle royal capable de voir de très très loin les imperfections de ses proies. Je quittai donc ce *maltraiteur* comme on quitte de justesse son bourreau, c'est-à-dire à la fois content et abattu, je fis quelques pas dans la rue pour redevenir moi-même puis, assoiffé sans doute suite à cette dose anormale d'émotion, j'entrai dans un bar pour boire une bière.

- Qu'est-ce que je vous sers? me demanda une très jolie fille, comme l'on n'en ren -

contre que dans les romans à l'eau de rose.

- Heu... Heu (plus long que le premier)...

- C'est-à-dire? me dit-elle avec un petit sourire au bout des lèvres.

- Une bi...

- Blonde ou brune?

- Je préfère les blondes.

- Avec ou sans mousse?

- Avec deux *zucres*.

- Avec quoi?

- Non, je voulais dire avec... avec... un zeste de citron.

- J'aime mieux ça.

Et elle disparut de ma vue.

Quel con! Un vrai con de fonctionnaire

comme les autres, me dis-je. Je pensais encore à mon chef. Les quelques pas dans la rue auraient dû suffire... pour l'enterrer dans ma mémoire. Lieu sacré des traditions et des réflexes conditionnés. Mais non, ils n'avaient pas suffi...

La très jolie fille réapparut.

Je ne croyais pas mes yeux. Plus jolie... plus belle, plus splendide qu'avant.

- Voici votre blonde préférée, me dit-elle en posant devant moi une tasse de thé accompagnée d'une rondelle de citron vert.

- Mademoiselle, je crois que vous vous êtes trompée, fis-je aussitôt.

- Pardon?...

- J'ai commandé... vous savez, une de ces bières que l'on sert avec un zeste de citron au goulot...

- C'est vrai, c'est vrai, mais où ai-je la tête aujourd'hui?...

- Aucune importance, je me contenterai de ce thé.

- Vraiment?

- Vraiment... L'important c'est d'être ici près... loin de... oui, pourquoi pas?...

Elle sourit puis elle me dit (ou inversement):

- Vous êtes gentil.

- ...

Trois heures plus tard, j'étais encore là... face à elle et à ma quatrième consommation.

Une semaine plus tard, je dormais dans son lit... douillet.

Un mois plus tard, j'étais aux pieds de Julie (oui, elle s'appelait Julie; c'est un oubli de ma part).

J'étais à ses pieds dans les deux sens. Au

sens propre comme au figuré. Dans tous les sens après tout. Car ses pieds étaient si beaux, si élégants, si doux, si alléchants, que j'étais prêt à mourir pour elle.

Ma sexualité, si je puis m'exprimer ainsi, était vraiment au sommet de sa gloire.

Jusqu'au jour où...

Après un voyage dans les sphères de la jouissance (ou dans la maison de Dieu), étrangement, Julie me dit en posant son pied gauche sur mon sexe:

- Chéri, depuis un certain temps... ton petit machin manque un peu de rigueur...

- De rigueur? lui demandai-je étonné, fortement étonné.

- Oui, non, ce n'est pas grave... Mais mets-toi à ma place, je suis jeune, fais un effort, réagis donc autrement.

- Et comment?

- Pas comme d'habitude, pas comme un drôle d'oiseau.